

Toute situation extrême s'inscrit dans le temps ; bien plus, elle définit un autre temps qui va être vécu selon des modalités propres ; d'abord, le déroulement du temps ordinaire est arrêté et dévié ; il se construit un temps entre parenthèses, un temps en dehors du temps, un temps sans horizon et parfois sans issue. Ensuite, il apparaît que le temps est pour ainsi dire ramené à des dimensions et à des rythmes qui sont ceux de l'horizon le plus proche, le plus accessible : l'heure, la demi-journée, la journée, ce soir, demain matin peut-être. Cette nouvelle manière de vivre le temps se traduit, au moins au départ, par une absence de projet : on ne peut plus se projeter dans un avenir, on ne se projette que dans des échéances extrêmement rapprochées, car la vie est soudain devenue fragile, éphémère. La situation extrême développe une temporalité structurée autour du moment présent vécu comme le temps le plus sûr et aussi le plus intense ; en raison de la précarité de la vie, c'est l'instant présent qui devient le temps le plus précieux.

Dans ces situations plus que dans toute autre, le temps est vécu comme quelque chose d'irréversible. S'il s'agit là d'une de ses dimensions inhérentes, nous le vivons en revanche, dans notre quotidien, comme quelque chose de cyclique, de répétitif, comme si aujourd'hui c'était comme hier et comme si demain devait ressembler à aujourd'hui ; nous vivons le temps comme un éternel recommencement car, en définitive, nous sommes incapables de réaliser que notre temps a une fin ; c'est pourquoi nous vivons notre vie comme s'il s'agissait d'un temps éternel ; cela explique entre autres le fait que ce temps vécu comme répétition de l'identique nous protège de cette vérité que notre vie est fugitive et que nos jours ne sont qu'une ombre.

Pour celui qui vit l'extrême, le temps, qui est souvent celui de la souffrance et du malheur, se recharge d'une dimension en quelque sorte oubliée, celle de la reconnaissance du temps qui passe, du temps qui reste, à travers laquelle l'individu fait l'expérience éprouvante de sa propre finitude. Or cette prise de conscience de la fin proche de l'existence se traduit par un désir de vivre intensément le temps qui reste. Ainsi le fait de réaliser que la vie n'est qu'un souffle génère paradoxalement une nouvelle manière de vivre le temps qui confère à la vie son prix extrême : celui d'exister encore.

Toute situation extrême constitue une situation de perte, c'est-à-dire qu'elle équivaut à une expérience de séparation, de privation, souvent définitive, d'un objet considéré comme vital. Ainsi, toutes les situations que nous étudierons correspondent à une forme particulière de perte : le sida est une perte de la santé ; le camp est une perte de l'identité ; la mort d'un proche est la perte d'un être cher. Il n'y a donc de situation extrême que lorsqu'il y a perte de ce type d'une manière ou d'une autre. Ces diverses pertes vont être l'objet d'un travail psychique que l'on appelle le deuil, ainsi, s'agissant des camps, les prisonniers doivent faire le deuil de leur identité antérieure ; cette notion, introduite par Freud, exprime une élaboration à travers laquelle un individu arrive progressivement à se détacher intérieurement de ce qui le liait à l'objet perdu.

L'expérience de la perte constitue un enjeu de survie pour l'individu : pour rester en vie, il lui faut rompre son lien affectif avec ce qu'il a perdu. Autrement dit, ce qu'on a perdu n'est pas facilement accepté comme perdu ; mais la condition de la survie propre réside dans l'acceptation de cette perte, c'est-à-dire dans le fait d'opérer un désinvestissement par rapport à cet objet d'attachement. Ainsi, c'est en faisant disparaître à notre tour ce que nous avons perdu que nous pouvons continuer notre vie et peut-être la refaire.

Les différents aspects que nous venons de présenter définissent la situation extrême comme une mise à l'épreuve de la vie, à travers la confrontation à la mort. La vie dont nous parlons est bien évidemment une image de nous-même.

Pour l'illustrer, on pourrait dire que l'être humain ressemble à un fruit plus ou moins mûr, formé d'une peau plus ou moins épaisse et d'un noyau plus ou moins dur. La peau, c'est notre enveloppe socialisée, construite par l'expérience, tantôt comme une façade, tantôt



La tête pèse

de se  
rendre  
→ sensation?

55

comme une carapace, tantôt encore comme une pure apparence ; les circonstances de la vie y exercent des pressions plus ou moins fortes, révélant une plasticité plus ou moins grande de notre rapport au monde extérieur et à autrui. Le noyau, c'est ce qui est au fond de nous-même ; c'est notre mesure, notre consistance ou notre inconsistance intérieure, c'est fondamentalement l'image de notre ressort.

Que se passe-t-il quand cette enveloppe se trouve soudain arrachée, quand nous sommes brusquement dépouillés et que le noyau de ce fruit est mis à nu, à vif comme une blessure mortelle ?

C'est alors que nous sommes dans une situation extrême.

60

Et c'est de là qu'il faut partir pour tenter de saisir ce que vivre implique pour chacun dans cette condition.

Def. se. op. et "vivre"

**Gustave-Nicolas FISCHER,**  
***Le Ressort invisible, Vivre l'extrême,***  
**Seuil, 1994,**  
**pages 28-31.**

#### RAPPEL

On appelle *mot*, toute unité typographique signifiante séparée d'une autre par un espace ou un tiret.

Exemple : *c'est-à-dire* = 4 mots

*j'espère* = 2 mots

*après-midi* = 2 mots

Mais : *aujourd'hui* = 1 mot

*socio-économique* = 1 mot

puisque les deux unités typographiques n'ont pas de sens à elles seules

*a-t-il* = 2 mots

car "t" n'a pas une signification propre.

Attention : un pourcentage, une date, un sigle = 1 mot

#### DISSERTATION

(20 points)

« Ainsi, c'est en faisant disparaître à notre tour ce que nous avons perdu que nous pouvons continuer notre vie et peut-être la refaire. » (Lignes 43 à 44) *Les*

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement de Gustave-Nicolas FISCHER ?

**FIN**